Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 93 (1966)
Heft: 9-10

Artikel: Le "drame de l'écriture" chez les écrivains vaudois...
Autor: Molles, R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-234232

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le « drame de l'écriture » chez les écrivains vaudois...

par R. Molles

A force de partir, je suis resté chez moi !
C.-F. Ramuz.

Il y aurait une intéressante thèse à soutenir sur ce sujet ! Souhaitons que quelques jeunes étudiants s'y mettent, textes à l'appui...

Drame ! Le mot n'est-il pas trop fort ? A peine, si l'on songe que plus d'un écrivain adolescent de chez nous y a succombé et, par crainte, de faire du régionalisme et, faute de pouvoir écrire en patois, s'est mis à opter pour la langue française...

Ah ! combien sont-ils, ceux qui eussent souhaité pouvoir dire les « gens et les choses de chez nous » dans une langue qui fût la leur, une sorte de langage intermédiaire entre le français et l'idiome qu'ils entendaient parler encore dans leur entourage, idiome sans graphisme établi, mais exprimant la nature même de nos régions, leurs us et coutumes terriennes, la tendance des autochtones à ne porter jugement que fonction du sol, de la ferme ouverte à l'air libre de nos campagnes, les travaux des champs et de la forêt. Une langue en quelque sorte « proverbiale », puisqu'aussi bien le ton qu'elle entendait soutenir est celui-là même de nos proverbes...

Ce drame, tout intérieur et qui jeta dans le malaise tant de plumes pourtant alertes et voua aux gémonies tant de talents pourtant certains, nos plus doués écrivains le vécurent, s'y achoppèrent. Seuls les plus grands parvinrent à lui trouver une solution de compromis ou de fuite pour le dénouer au gré de leur génie propre.

Il nous souvient toujours de notre étonnement à la lecture des pièces de René Morax, le fondateur du Théâtre de Mézières. Quel étonnant langage il faisait parler à ses paysans moyenâgeux ! Etait-ce du français ? Certes, mais comme il était curieusement scandé, comme il articulait de façon insolite, sixtains, octosyllabes, dizains, voire alexandrins, en forme de « proverbes ».

J'ai dans l'oreille encore le dialogue, sur la place de Romont, entre le « vieux laboureur » et Hubert :

... Depuis qu'il est le maître, il a déjà tout pris. A ceux qui n'ont plus rien, le seigneur vole encore...

... Ils tondent trop souvent leurs moutons maigres. Ils arrachent la peau au lieu de la toison...

... Les souris et les rats ont les larmes aux yeux devant nos granges vides...

L'acteur, en les disant, y mettait tout naturellement l'accent de son terroir... le patois n'était pas loin !

C'est que René Morax avait apporté *sa* solution au problème linguistique. Faisant parler des terriens de chez nous, il se

devait de les rapprocher le plus possible de leur langue maternelle, sinon ils n'auraient pas été vivants, même lyriquement, aux yeux et à l'ouïe des spectateurs...

Le cas d'un Edmond Gilliard est également typique, et le *ton* qu'il a trouvé pour écrire *Son pouvoir des Vaudois* est aussi celui d'une langue française recréée à son usage pour dire les choses d'ici ; et plus tard, dans son *Alchimie verbale*, il semble avoir « cambé » le patois pour remonter à la racine latine des mots, voire à leur sens primitif, afin de leur faire exprimer, à côté de leur signification courante, ce qu'ils contenaient de sens cosmogonique...

Mais venons-en à notre C.-F. Ramuz !

On a beaucoup écrit sur son style ; beaucoup disserté sur la dissociation, la désarticulation qu'il faisait subir, disait-on, à la syntaxe française. D'aucuns allaient jusqu'à l'accuser de trahison...

C'est que l'on n'a pas vu, ici, aussi, le dénouement personnel, apporté par C.-F. Ramuz, à son drame linguistique. Sa langue en porte l'empreinte. Elle en est le résultat.

Bien qu'entendant le patois, il ne pouvait l'utiliser sans faire perdre à son œuvre l'universalité à laquelle il tendait, d'autant plus que nos patois se sont émiettés et sont en voie de disparition...

Mais, d'autre part, il sentait, et très profondément, que c'était dans cette langue frustre, colorée, enrichie d'onomatopées directes, que palpitait l'âme même des personnages qu'il allait faire vivre de la vie accrue du roman porté sur le plan artistique. Il s'était rendu compte que ses paysans, ses vignerons, ses marins d'eau douce qui vivaient rudement le drame de la nature, parlaient une langue dans laquelle *on pense autrement* que l'on ne pense dans la langue française. Il n'a donc pas hésité à faire sauter le « corset » de la langue académique et à se créer une langue propre à traduire le mouvement patois de leurs pensées, de leurs impressions, de leur divination... sinon leur langage.

Un seul exemple : écoutez plutôt Antoine raconter à Séraphin, dans *Derborence*, le chef-d'œuvre de Ramuz, la légende du glacier des Diablerets :

Tu sais pourtant bien ce qu'on raconte. Eh ! bien qu'Il (Diable) habite là-haut, sur le glacier, avec sa femme et ses enfants...

... Alors il arrive, des fois, qu'il s'ennuie et il dit à ses diabletons:

« Prenez des palets ». C'est là où il y a la « Quille », tu sais bien, justement la Quille du Diable. C'est un jeu qu'ils font. Ils visent la quille avec leurs palets. Ah ! les beaux palets, je te dis, des palets de pierre précieuse... C'est bleu, c'est vert, c'est transparent... Seulement il arrive des fois aux palets de manquer la quille et tu devines où elles vont, leurs munitions. Qu'est-ce qu'il y a après le bord du glacier, hein ? Plus rien, c'est le trou. Les palets n'ont plus qu'à descendre. Et on les voit descendre quelquefois quand il fait clair de lune, et il fait justement clair de lune...

Et il a dit :

— Veux-tu venir voir ?...

Oui ! Certes, on peut bien parler d'un drame du langage !

4, rue Saint-François, Lausanne